

ginons qu'un brave homme, inégal de caractère, à la fois bon et emporté, incapable de conquérir une femme, vivant d'une vie moyenne, et nous laissant rarement soupçonner la grandeur d'une œuvre qui n'a besoin d'aucun appui épistolaire pour immortaliser son auteur.

Cependant il fallait, d'après cette correspondance, des souvenirs ou des notes de contemporains et quelques autres documents, écrire une *Vie de Beethoven*, et comme le compositeur était exceptionnel, sa vie devait l'être aussi. De là ce lyrisme, ce grossissement des moindres faits, des moindres mots, cette biographie de plus en plus romancée, répandue à des milliers et des milliers d'exemplaires, morcelée dans des myriades d'articles ou de chroniques, qui ont fini par faire perdre de vue la musique au profit de la légende, par rallier d'innombrables incompréhensifs qui, sans le truchement de textes enthousiastes, n'eussent jamais considéré que l'*Héroïque* pouvait être admirable et se seraient d'ailleurs bien gardés d'aller l'entendre. Ainsi, par un choc en retour heureux pour la musique, celle-ci bénéficie du roman que les écrivains ont tissé autour de cette vie d'artiste qu'on a voulu faire aussi extraordinaire que l'œuvre.

Nous ne jetons pas la pierre aux hommes de lettres, plus ou moins musiciens, qui n'ont fait que se plier à une sorte de déformation professionnelle, que suivre leur penchant à s'abandonner sans contrôle à l'exagération des mots, et somme toute pour une bonne cause. Mais nous signalons dès à présent ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans un engouement collectif qui résulte d'une suggestion littéraire bien plus que de la perception directe et exclusive de la musique. Reste donc à se placer au point de vue rationnel et à savoir précisément comment cette œuvre, isolée de son panégyrique, résisterait à l'usure du temps, et quels seraient les éléments, les mécanismes de cette résistance.

(A suivre.)

Armand MACHABEY.

L'article sur la musique électrique que nous avons publié le 4 juin nous a valu maints commentaires et bien des renseignements nouveaux.

Ainsi, une lettre fort instructive nous apprend que la maison Foetisch frères de Lausanne a acheté, pour la Suisse, les brevets Givelet-Coupleux concernant l'Orgue des Ondes. Elle ne se contenta pas de fabriquer les instruments d'après les principes indiqués, mais apporta en outre des modifications (notamment à l'alimentation) qui constitueraient, nous dit-on, des améliorations remarquables.

N'ayant pas encore entendu l'instrument dans sa nouvelle forme, nous ne pouvons juger de sa qualité. Toutefois, il nous semble utile de signaler que l'encombrement est encore plus réduit, et que, jusqu'ici, sept de ces orgues sans tuyaux ont été montés.

C'est là une nouvelle preuve de l'intérêt manifesté aux instruments radio-électriques.

A. H.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro : *Les Gladiateurs*, de René RABEY.

Le Théâtre et la Musique à l'Exposition

CONCERTS

Orchestre Symphonique de Stockholm (12 et 13 juin). — Grâce à l'Exposition, les figures musicales des plus divers pays se succèdent sur l'estrade du Théâtre des Champs-Élysées, enfin restitué à la vie. Après la Roumanie, voici la Suède, et, sous la direction de M. Nils Grevillius, premier maître de chapelle à la Cour et premier chef d'orchestre à l'Opéra royal, l'Orchestre Symphonique de Stockholm. C'est un ensemble instrumental très discipliné et fervent; et pour les deux festivals lui étaient adjoints des solistes remarquables, les chanteurs Joël Berglund et Jussi Björling, et le pianiste Sven Brandel.

En de tels cas, et devant des noms pour nous encore trop peu connus, le premier sentiment qui doive, me semble-t-il, s'éveiller en nous est celui-ci : Une personnalité inattendue va-t-elle soudain nous apparaître; et de ce pays qui, pour trop peu de temps, vient vers nous, quelque puissance de renouveau? Où trouvait-on ici quelque chose de cette sorte? Était-ce dans les fragments d'opéra de Kurt Atterberg, *Fanal* ou *Härvard*? Mais ils étaient trop dociles à des exemples étrangers. Ou bien était-ce en des poèmes symphoniques de Natanael Berg ou d'Oskar Lindberg, ou dans les symphonies, classiques, romantiques ou modernisantes d'Eric Westberg, d'Hugo Alfvén ou de Wilhelm Stenhamman, ou dans le *Concerto en si mineur*, pour piano, d'Adolf Wiklund? Mais de nouveau la même objection se présentait. On retrouvait cette même application à rivaliser avec des modèles venus d'ailleurs. Plus de liberté se révélait dans les chants d'August Söduman et d'Hugo Alfvén, inspirés des légendes populaires. Mais surtout il y eut l'Ouverture du *Concert n° 2* de Lans Erik-Larson et les deux mouvements détachés de la *Sinfonia espressiva* de Gosta Nystroem, avec le dialogue haletant, harcelé des violons et du reste de l'orchestre, les alternances de solitude éperdue et de fusion avec l'« Océan sonore ». Il y a en une telle œuvre plus que des indications et des promesses. Un authentique tempérament musical, indéniablement, est là.

Claude ALTOMONT.

Concert symphonique de Musique française (8 juin). — Programme de haute qualité. Quels dons singuliers et prenants éclatent dans ces deux *Psaumes* de douleur et de gloire composés à Rome par la toujours regrettée Lili Boulanger! Décidément, la mort fait bon marché du génie, car c'est bien sa magnifique présence que l'on respire partout dans les deux pièces grandioses pour soli, chœur, orchestre et orgue qu'a dirigées pour nous M^{lle} Nadia Boulanger, qui bat le temps et donne la nuance avec les gestes d'une figure de Giotto ou de Signorelli : « Du fond de l'abîme je t'invoque, Seigneur », et encore : « La terre appartient à l'Éternel, et tout ce qui s'y trouve... ». On reste émerveillé de tant de précoce grandeur, de tant de lyrisme natif, soutenu, aisé, de la richesse du message contenu en ce jeune cœur que les dieux mystérieux ont arrêté d'un doigt négligent sur la courbe ascendante de son ardeur et de sa foi. Les deux *Psaumes* de Lili Boulanger bénéficiaient d'une interprétation excellente, groupant M^{mes} Fiszal, de Polignac, I. Kedroff, L. Rauh, MM. H. Cuenod et Conrad, sans oublier, à l'orgue, M. Maurice Duruflé.

D'inspiration élevée est apparue également la *Jeanne d'Arc* de M. Maurice Jaubert, sorte de récitation lyrique et épique pour voix de soprano et orchestre. L'œuvre, qui emprunte ses paroles au texte magnifique de Péguy, est divisée en trois parties : Domrémy, les Batailles, Rouen; le cycle entier de la vie héroïque et merveilleuse. La symphonie, claire et comme translucide, laisse venir à nous tous les mots de l'insigne poème, de la naïve et sublime psal-

modie. Et c'est pourtant à l'orchestre qu'est dévolue l'action proprement musicale, les principes constitutifs et les virtualités de la tragédie. M^{me} Marthe Bréga était la voix, en un sentiment intense. C'est un dur effort qui mérite d'être dûment reconnu. L'auteur était au pupitre pour diriger un orchestre d'une composition et d'un dosage quelque peu particuliers.

On terminait sur la si belle *Symphonie de Psaumes* d'Igor Strawinsky : prélude, double fugue, allegro symphonique, composée « à la gloire de Dieu » pour chœur à quatre voix, cinq flûtes, cinq hautbois, quatre bassons, quatre cors, cinq trompettes, trois trombones et tubas, violoncelles, contrebasses, harpes, deux pianos et timbales. Tout dans cette œuvre : fond et forme, est admirablement adéquat au sujet. Chaque génération a une voix pour louer honorablement le divin principe des choses. L'auteur dirigeait lui-même, avec cette précision méticuleuse et énergique qui est dans sa manière.

Roger VINTEUIL.

Deux Festivals de Musique roumaine (8 et 10 juin). — Quinze œuvres en deux concerts, dont huit premières auditions, une floraison de noms nouveaux, voilà de quoi dérouter un peu, et il est difficile de classer, de faire la part de l'originalité et de l'imitation, d'apprécier sainement en motivant ses jugements avec exactitude.

La musique roumaine, telle que nous l'avons entendue, reflète des efforts et des recherches ardentes; elle marche sur la vraie voie qui consiste, pour toute musique, à se dépandre du folklore pour œuvrer dans l'universel. Qu'elle y parvienne déjà, on ne peut le dire : le pays est toujours là, dans ses tristesses et ses joies, ses mélodies et ses danses; et le chant populaire reste encore la source d'inspiration la plus chère et la plus intéressante des plus savants de ses contrapuntistes. On voit pourtant un Alessandresco traiter *Actéon* en poème symphonique dans la manière et le style du *Chasseur maudit* de Franck, un Cuclin composer un hommage à Vincent d'Indy, témoignages de la pérennité de l'influence française sur les artistes de l'étranger. Mais les œuvres les plus riches et les plus significatives, ce sont tout de même celles de Georges Enesco, dans la rudesse et la sensualité desquelles passent tous les souffles de la patrie, de Marcel Mihalovici, roumain transplanté dont nous ne connaissons rien de mieux que ce *Capriccio* roumain dédié à son pays, de Stan Golestan, dans le *Concerto* pour violon duquel tous les roumains rassemblés aux Champs-Élysées ce soir-là se reconnaissaient.

Et voilà que nous avons cité les noms singuliers du programme, malgré les mérites divers des productions de Dragoi, de Jora, de Rogalski, de Lipatti, de Nonna-Otesco, de Perlea. Ecole nombreuse en beaux talents que l'Ecole roumaine, et c'est déjà quelque chose d'avoir produit un animateur, grand artiste et pionnier infatigable de la taille de Georges Enesco, à qui revenait le travail écrasant du metteur en scène et du chef, tenant bon au pupitre toute la durée des deux longs concerts avec une foi patriotique exemplaire.

Michel-Léon HIRSCH.

Gala de Musique roumaine. Chorale « Carmen » (11 juin). — Ce dut être une puissante figure que ce Kiriak, qui fonda, en 1901, à Bucarest, la Chorale « Carmen » et, par elle, — par l'élan qu'il lui donna, comme par les chants qu'il composa pour elle, — renouvela, semble-t-il, la vie musicale de son pays. Il était né en 1866, et, après avoir étudié au Conservatoire de la capitale roumaine, était venu à Paris, à la Schola, près de Vincent d'Indy. Retourné dans sa ville natale, il groupa autour de sa chaire d'harmonie l'élite des compositeurs roumains futurs et étudia, ranima le folklore, s'en inspirant pour ses œuvres : celles-ci surtout vocales, et de double tradition, populaire et sacrée, rurale et liturgique. Les réunions de paysans et les couvents byzantins. Cela jusqu'en 1928, date de sa mort.

Il fallait évoquer d'abord, fût-ce trop brièvement, ce caractère et ce destin, pour situer exactement une séance comme celle de ce 11 juin. Jusqu'en son aspect : avec la noblesse et le coloris de cet ensemble d'hommes et de femmes sur la vaste estrade du théâtre. Cette immobilité presque hiératique, capable de susciter néanmoins, par moments, et de façon d'autant plus intense, grâce aux seules évolutions des voix, une telle image de mouvements ! Et l'art somptueux et sobre avec lequel étaient portés les costumes nationaux, les broderies des robes. Au point de restituer parfois l'ambiance de là-bas, les fêtes religieuses ou profanes dans les villages ; les commémorations et les assemblées de danse. Les Noëls, les Epiphanies, les Alléluias. Et les légendes et les gloires ; mais aussi les malices ; et, après les oratoires d'un jour dressés dans la campagne, les coutumes de défi ou de moquerie transmises comme des rites ; ou les chants de présage.

Et la rare qualité, la haute discipline des divers timbres vivants. Notamment dans les œuvres, précisément, de Kiriak, comme *Chez Stancoutza*, *Quand on entend le coucou*, et *Christ est ressuscité*. Mais ce n'étaient pas les seules ; et il en faudrait citer et commenter beaucoup d'autres : celles, par exemple, du chef actuel de la Chorale, M. Kiresco, digne continuateur de Kiriak ; celle aussi, tout à fait remarquable, de Jora, *Feuille verte grain de seigle* ; d'autres encore. Et vanter également les très prenantes voix des solistes, leur art terrien et de plein air, et de libre envol : M^{me} F. Cotinescu, M. G. Foleseo, MM. Vasiliou.

Claude ALTOMONT.



CONCERTS DIVERS

Concert Alexanian. — L'Ecole Normale de Musique n'a pas voulu laisser partir M. Alexanian, appelé aux Etats-Unis pour y fonder une école de violoncelle, sans lui offrir en hommage un concert de musique de chambre dont il avait lui-même assuré la préparation, ce qui permit d'avoir de magnifiques exécutions d'œuvres de G. Fauré, Schubert et Schumann, par M. Palenicek, les frères Figueroa, MM. Blampain, Recular et Noordhof.

Dans une allocution applaudie, M. Alfred Cortot marqua toute la valeur de l'enseignement d'un tel maître.



Le Mouvement musical à l'Étranger

ANGLETERRE

Spectacles de la semaine à Covent Garden : *Falstaff* (La Caniglia, Formichi) ; *Prince Igor* (M^{mes} Cravenco, Carny, Ottani. MM. Burdino, Noble, Doubrowsky) ; *Der Fliegende Holländer* (M^{mes} Flagstad, Jarred. MM. Lorenz, Janssen). Ballets russes de Basil (Eugène Goossens au pupitre).

— Au Sadler's Wells la D'Oyly Carte Company ouvre une « Coronation season » de sept semaines avec les opéras de Gilbert et Sullivan : *The Mikado*, *The Gondoliers*, *The Yeomen of the Guards*, *Iolanthe*, *Cox and Box*, *Ruddigore*.

— Le B.B.C. Festival se poursuit sous la direction de Toscanini et constitue le pôle de la grande saison londonienne.

— L'American Ballet de Philadelphie, que nous venons de voir à Paris, s'installe à l'Hippodrome de Londres pour une quinzaine. Au programme : *Aubade* de Poulenc, *Moment romantique* (musique de Chopin), et des ballets du type américain tels que *Barn Dance* et *Terminal*. Au pupitre Henri Elkan.

— A l'Albert Hall récital Beniamino Gigli. Le succès en est considérable.

G.-L. GARNIER.